

Est-il besoin de faire observer que ces accusations, lancées contre les patrons en général, nous semblent absolument calomniatrices. Fussent-elles mieux fondées et même vraies, quelle utilité y aurait-il à les lancer dans un public prolétaire, où ne germent déjà que trop facilement et trop dangereusement les ferments de haine, de mépris et de révolte?

Sans doute, des partisans de M. Bourassa nous feront ici observer, pour excuser cette surabondance d'acharnement contre les patrons, que l'auteur de ces quatorze articles a aussi quelquefois réprouvé les passions du prolétariat.—Oui, quelques rares fois. Juste assez pour signifier que la très grande responsabilité du désordre social vient des patrons, beaucoup plus que des idées et des organisations révolutionnaires. Voici la plus forte inculpation contre les classes populaires que nous ayons remarquée dans ces articles, et voyez comment elle est présentée:

*“Il y a dans nos classes bourgeoises et jouisseuses, assez d'arrogance, de cupidité, d'égoïsme et d'aveuglement, et dans nos classes populaires, assez de ferments de haine et d'envie, d'appétences démagogiques et, comme chez les bourgeois, d'égoïsme aveugle et cupide, pour fournir tous les éléments d'une révolution sociale complète. La guerre, la propagande de guerre, le scandaleux enrichissement des profiteurs, la conscription, la tyrannie gouvernementale, ont multiplié ces germes de révolution avec une intensité dont peu de Canadiens semblent s'apercevoir—pour l'excellente raison que la plupart ont participé, activement ou passivement, par méchanceté ou par insouciance, par ignorance, par bêtise ou par légèreté, à cette nocive besogne de désorganisation sociale.”*

Que deviennent, sous une telle avalanche de mépris à l'adresse de tout le monde ou à bien peu près, la charité, le respect et même l'exacte vérité qui sont des choses nécessaires au bon ordre de la société tout entière et non moins nécessaires aux syndicats ouvriers? Comme nous voilà loin avec ce passage, qui symbolise ou synthétise assez bien toute la partie vitupérative trop considérable de ces articles, du calme, de l'équité, de la belle et vivifiante doctrine des Papes, de celle de Léon XIII en particulier, telle que Pie X l'a résumée et comme cataloguée dans son *Motu proprio* sur l'action populaire chrétienne!

\* \* \*

Et nous avons indiqué là, sans multiplier davantage, comme nous le pourrions, les citations, le côté défectueux de ces articles de M. Bourassa. La thèse en est juste dans son sommaire, mais les preuves en sont insuffisantes par manque de doctrine un peu complète, et surtout par excès de considérations politiques et d'invectives passionnées, qui peuvent fausser absolument, dans leur esprit et dans leur orientation, les syndicats catholiques nationaux, réclamés à bon droit par le directeur du *Devoir*.

Les syndicats ou corporations catholiques et canadiens doivent être avant tout des organisations de perfectionnement religieux, morale et économique, pour les individus, pour la profession, pour toute la société. Si l'on en fait des organisations de lutte contre les patrons, qu'on leur apprend à mépriser, de lutter contre les gouvernements, contre notre état politique, contre le lien colonial et contre l'Angleterre, en un mot si l'on veut les animer de l'esprit politique de notre petit mais bruyant parti nationaliste, on les fausse absolument. On en fera une arme aux mains des agitateurs et des révolutionnaires.

Quelles que soient les intentions de M. Bourassa, les attaques déclamatoires semées dans ses articles contre la “conquête anglaise” contre “l'asservissement colonial”, contre “la trahison de nos chefs”, contre “les démolisseurs et les traîtres de l'intérieur”, contre “les nombreux badauds de la politique et de la bourgeoisie financière, pleins de suffisance, d'écus et d'ignorance, prêts à mordre à toutes les balivernes, pourvu qu'elles violent une croyance ou une tradition, toujours empressés à livrer la place pour obtenir les faveurs de l'ennemi et se gaver des restes de la table du maître”, contre “l'hypocrisie loyaliste”, contre “l'imbécile passivité” de nos chefs d'administration, contre “la crise de folie furieuse où toute la nation” s'est débattue cinq années durant, contre “l'inconscience des hommes d'Etat et des hommes d'affaires qui éclate, à certaines heures avec une ampleur à la fois effarante et grotesque”, contre “notre système politique, né en bâtardise de l'accouplement du parlementarisme anglais et du fonctionarisme français qui s'est aggravé de plusieurs siècles d'asservissement colonial, régime essentiellement destructeur du sens social, de la conscience publique, du souci de la dignité nationale”, contre les “scandales d'autant plus révoltants qu'ils se sont affublés des masques les plus décevants, des formules les plus propres à dérouter la conscience populaire: patriotisme, liberté, défense du droit opprimé, patati, patata”: tout ce torrent de mépris qui voit tout en mal, n'est propre qu'à démolir et à semer dans l'âme des prolétaires des passions révolutionnaires.

Les syndicats qui seraient animés d'un pareil esprit éveilleraient à bon droit les défiances des patrons, les défiances de nos gouvernements, les défiances de nos compatriotes d'origine britannique, les défiances de tous les Canadiens, français ou anglais, qui ne veulent pas suivre le mouvement séparatiste ou sécessionniste de M. Bourassa, et qui forment l'immense majorité, même dans notre province.

\* \* \*

De quelle utilité peut bien être aussi, dans une série d'articles sur les syndicats, où les enseignements sûrs et précis des Papes n'ont pu trouver place, à cause d'encombrantes préoccupations politiques, le conseil